LE POULPIQUET.

Conte pour les petits.

Une chaumine, sous branches, l'orée de la forêt, coiffée de mousse blond, où les coquelicots, les bourraches et les mauves viennent planter leurs panaches aux veuses couleurs. Les lourdes pierres, grossièrement cimentées, aux joints tout verdis de mousses, sont malhabilement taillées, ressuées ici, creusées là, de toutes bosseurs, de toutes formes; mais déjà le schiste venu de la falaise proche, le mica rit au soleil, étincelle de tous côtés, comme mille petits yeux moqueurs. Un vieux lierre serpente tout autour du toit rustique, tout verdoyant et fleuri, en harmonie avec la forêt d'alentour. Aujourd'hui c'est une allée d'avenue de coiffes blanches, de lumières à l'air entendu, qui sont, viennent, babillent comme des pies en cage, en attendant la naissance du troisième enfant de Briannik, la femme du sabotier. Il arriva, enfin, le dernier petit sabotier, mais, au lieu de saluer l'avenue par des cajoleries et des bénédictions à tous les saints et saintes de Bretagne, les vieilles firent des cris de chouettes qu'on aimerait toutes vives, des exclamations de surprise, des ah! et des oh! indignés.

Hélas! le nouvel arrivant était si blond et rose comme le Jésus de Noël, mais par quelle malédiction incroyable cette mignonne figure de bébé se trouvait-elle sur un corps difforme et infirme? En effet ce petit être aux jambes torses, au dos voûté, une des vieilles s'écria:

—Ma Doué! Mais ce n'est pas un enfant, ça, c'est un poulpiquet! Et la marraine, qui était arrivée de Pont-Aven au matin, avec ses colifichets de fête, commença à ramasser d'un air rageur son grand col à petits plis et sa coiffe de dentelle.

A quoi bon tant de belles choses pour un si lamentable filleul?

Une seule des commères présentes prononça d'un ton sentencieux la première parole de sagesse:

—Taisez-vous donc, folles que vous êtes! Ce n'est pas toujours sous les corps les plus droits que habitent l'esprit et la bonté. Qui sait si ce n'est pas celui-ci qui sera la joie de la maison?

Malgré tout, vous pensez bien qu'il y eut un triste baptême.

Le petit vin aigrelet, à l'arrière-goût de prunelles, fut oublié dans le coin, et l'on trinqua sans enthousiasme, avec un simple bol de cidre, à la santé de ce poupon, qui débutait si mal façonné.

A la nuit tombante, on le porta en courant à l'église et l'on revint bientôt, oubliant les stations d'usage en Bretagne, devant les croix hospitaliers des auberges rencontrées en chemin. Et le sonneur, maigrement payé, ne donna qu'un ou deux petits coups de cloche, bien vite perdus dans le silence du soir.

Faut-il ajouter que le poulpiquet, insensible à la froideur de son accueil, n'en dormit pas moins comme un loir, sous les rideaux à fleurs de son berceau de chêne, et qu'il s'entêta à vivre, malgré le peu d'honneur qu'on lui fit?

Le Poulpiquet grandit comme il peut, pas beaucoup et de travers, les jambes en arc, la tête projetée en arrière comme attirée par le poids de sa bosse, pareil à un de ces chênes rabougris et noueux où les silhouettes tourmentées semblent de fantômes noirs les nuits.

Jamais choyé au logis, où la mère n'avait de fierté que pour les deux aînés, droits et robustes comme de belles plantes champêtres, le Poulpiquet sentait que sa présence était une humiliation, une tare inavouée pour les sabotiers. Quand quelque parent, venu les voir, s'apitoyait maladroitement sur le sort lamentable de l'infirme, celui, dans sa résignation de malade, prit pour asile la forêt profonde, la grande forêt maternelle pour tous, dont les mille bruits harmonieux bercèrent si souvent son sommeil d'enfant.

Du matin au soir, il courait les taillis et les sentes, tout seul, ses frères préférant les jeux bruyants sur la place du bourg.

Personne comme lui ne connaissait sa forêt, avec ses clairières, vraies maisons de fée, au parquet de mousse, au toit de feuillage, aux murs faits de troncs élancés et de rideaux d'aubépines et de poiriers sauvages.

Tous les profils de roches lui étaient familiers, et il était amoureux de toutes les fontaines, dont le miroir tranquille lui renvoyait, lointaine et comme adoucie, l'image de ses grands yeux tristes.

On le fuyait comme un paria, mais les oiseaux que n'offusquaient ni ses jambes torses, ni sa bosse, s'accoutumèrent si bien à sa figure, qu'ils ne se dérangeaient même plus quand sa chevelure blonde s'ébouriffait entre les branches.

Bien mieux, ce sont eux qui, sans s'en douter, furent ses premiers éducateurs. Tous les bohèmes de la forêt, tous les chanteurs vagabonds qui allaient de cime en cime porter leurs trilles et leurs chansons, lui transmirent, sans solfège ni traité de musique, leurs joyeux talents de mélodistes. Bientôt, le Poulpiquet siffla comme un merle, rompu à tous les tours de force, et, sur sa petite flûte de sureau, faisait avec les pinsons, les fauvettes, des duos et des chœurs qui mettaient en joie toutes les vieilles frondaisons.

A treize ans, le Poulpiquet creusait des sabots dans le hêtre et dans le frêne; adroit, laborieux, du matin au soir, il faisait voler les copeaux clairs, et les sabots s'empilaient dans un coin, les uns spacieux et larges comme des chaloupes de pêche, les autres mignons et fins, à croire qu'ils devaient chausser le petit Poucet.

Des trois frères, le Poulpiquet seulement apprit le métier de son père. Les deux autres, plus ambitieux, étaient apprentis au bourg.

Toujours résigné, acceptant d'avance les caprices de la destinée, il s'était mis bravement à la tâche. Le petit forestier sauvage, l'hôte familier des roches et des sources, s'était changé comme par miracle en un petit grillon actif, gardien du foyer. Les premiers temps avaient été durs; mais à la longue, il s'était intéressé au métier, et maintenant il travaillait, presque joyeux, l'été sous les châtaigniers, à deux pas de la chaumine, vêtue de sa draperie de vignes et coiffée de sa joyeuse floraison; l'hiver, devant l'âtre, où les éclats de bois, jetés à profusion, s'épanouissaient en bouquets de flammes.

Peu à peu, l'amour du foyer, le charme de la maison familiale, dominèrent en son âme son amour farouche pour la forêt. Tout maintenant lui tenait au cœur, en ce «home» modeste que le grand-père avait bâti; tout, depuis les vieux bahuts de chêne ajouré jusqu'aux naïves enluminures, les saintes Tryphine et les saints Guenaël, dont les tuniques rouges et violettes éclataient sur la grisaille des murs.

Ces vieux objets, toujours aux mêmes places, faisaient comme un visage au logis, une figure familière et accueillante.

Pendant les beaux soirs de juin, c'était une joie pour lui de voir le couchant enflammer la vitre et rosir les vieilles pierres d'un gris détente; et par les nuits noires de décembre, c'était une douceur encore d'apercevoir une petite lumière poindre entre les arbres comme une bienveillante étoile.

Hélas! est-ce que les beaux jours seraient finis pour la chaumine?

Depuis longtemps déjà, le sabotier est mort. Les deux aînés ouvriers au bourg, semblent possédés à tout jamais par le démon de l'alcoolisme. Le peu qu'ils gagnent passe aussitôt dans le tiroir des cabaretiers.

En vain, pendant leur courte apparition au logis, a-t-on essayé de les sauver, de les arracher aux tentations de «l'eau de feu». Rien n'y fait, ni le chagrin de la mère, ni les sages paroles du Poulpiquet.

Repris un moment par le respect du foyer, par un reste d'attachement au nid familial, ils juraient de travailler, de ne plus boire; mais toutes ces belles résolutions s'envolaient comme des alouettes au soleil à la première enseigne d'aubergiste.

Que serait devenue la veuve sans les sabots de Poulpiquet?

C'était avec une joie mêlée de remords qu'elle le regardait besogner sans relâche, peinant plus qu'il ne fallait, de l'aube à la nuit, si délicatement généreux, rempli d'une précoce sagesse, lui, le malvenu qu'on avait accueilli avec si peu de joie il y avait tantôt vingt ans....

Oh! ils pouvaient venir à présent, les parents! On n'avait plus honte de sa présence! D'ailleurs tant de raison et de labeur courageux avaient fini par imposer le respect. On lui parlait comme au chef de la famille. N'était-il pas le seul qui eût souci de ranimer le foyer près de s'éteindre?

Des deux aînés, la mère ne parlait plus; contrainte par eux, elle avait dû vendre miette par miette le petit domaine.

Vendu, le petit clos de pommiers! Vendus aussi les deux champs, conquis avec tant de peine par le sabotier! Désormais, il faudrait acheter le blé et le sarrasin, et l'on n'irait plus entendre les grillons chanter dans les hautes herbes, ni faire le tour de la moisson, avec cette fierté du propriétaire qui a fécondé lui-même les sillons.

Combien de temps respecteraient-ils la chaumine? Cette question, sans cesse présente à son esprit, désespérait le Poulpiquet. L'idée de quitter son toit fleuri, sa forêt, tout ce qui lui était cher au monde, lui tordait le cœur.

Nulle part, il ne serait heureux et en paix comme entre ses vieux murs, dans cette solitude si sauvage et pourtant si peuplée. Et il avait de longs moments de découragement, où les outils lui tombaient des mains.

—Quand il n'y a plus de nid, les oiseaux s'éparpillent, disait-il à sa mère. Ce n'est qu'en sauvant la maison que nous sauverons la famille.

Depuis quinze jours, le Poulpiquet semblait pris d'une folie de joie exubérante. Du matin au soir, il sifflait comme un merle et faisait sauter furieusement les éclats de bois.

Un matin, il posa sur la table une paire de sabots à faire rêver la plus coquette des Bretonnes, si fins, si légers, et tout brodés de rosaces, d'arabesques, de feuilles de fougère, de vrais sabots de duchesse au temps où les duchesses portaient des sabots.

Ils se vendraient à prix d'or. Voyant cela, le Poulpiquet ramena deux aides pour dégrossir le bois, le former, le polir, mais lui seul brodait le noyer, le fleurissait, y faisait courir des guirlandes de capillaires et de feuilles de chêne.

Et voilà que les filles de Quimperlé, de Bannalec, de Clohars, ne voulurent plus danser le jabadao et la gavotte qu'en sabots sculptés. Et il n'y en avait pas pour tout le monde, des sabots de Poulpiquet! Ils se vendaient deux fois plus cher et, malgré cela, on ne pouvait suffire.

Il dut aller chercher un de ces obscurs «imagiers» qui, sans avoir jamais rien appris, sut manié un jour le burin, afin de traduire en naïves sculptures leurs modestes aspirations d'art. A eux quatre, la besogne marchait vite, et c'est à pleine charrette que les sabots s'en allaient à la ville, et le Poulpiquet radieux s'en revenait les poches chargées de belles pièces neuves....

—«Eh bien! faites-la vendre, la maison, et que ça soit fini. Après cela, vous me laisserez tranquille!»

Les deux frères, enfin victorieux, décidèrent la chose séance tenante. Et, comme la mère se désolait, le Poulpiquet lui dit en arrière:

—Console-toi, moi vivant tu ne quitteras pas la chaumine.

Huit jours après, le notaire arrivait, suivi de trois ou quatre paysans qui se regardaient comme chiens et chats, chacun d'eux considérant les autres comme de fâcheux concurrents.

—A cinq cents francs, il y a enchère!

—Six cents! dit une voix vibrante, toute changée par l'émotion.

—Sept cents!

—Mille! tonna le Poulpiquet avec un geste de défi. Tout le monde le regarda stupéfait. Il y eut un silence solennel

—Au dernier feu! dit le notaire. A mille francs!.... Personne ne dit rien?... Personne?.... Vendu!

A ce moment, le Poulpiquet eût changé sa veste de gros drap et sa chemise de toile pour la cuirasse d'argent et le feutre empanaché du Prince Charmant qu'il n'y aurait pas eu autour de lui plus de mines ébahies et de regards anxieux.

Quelqu'un ricana:

—C'est très beau de mettre des enchères, mais il faut avoir de quoi les payer.

Sans répondre, le Poulpiquet ouvrit un bahut et en rapporta un sabot chargé d'or comme une tartane de corsaire.

Les pièces tintèrent sur la table, se répandirent en cascades brillantes avec un joyeux bruit de clochettes.

Le Poulpiquet compta:

—Huit cents!.... Neuf cents!.... Mille!....

Et il en restait encore autant.

Quand tout le monde fut parti, les deux frères vinrent saluer jalousement le nouveau propriétaire.

—Te voici chez toi. Nous te disons au revoir.

«—Ecoutez! répondit-il simplement, avec cette belle générosité qui en impose aux âmes les plus basses. J'ai beaucoup travaillé pour acheter la chaumine, afin d'être bien sûr qu'elle ne sera plus jamais vendue. Maintenant, je vous le dis, elle est autant à vous qu'à moi.... J'ai sauvé la maison, car le foyer est la sauvegarde de l'homme, le dernier refuge où s'abrite sa dignité. Tant qu'on a un foyer, on n'est pas perdu, car tout respect, tout attachement n'est pas mort.... Vous vous lasserez, un jour ou l'autre, de la triste existence que vous mènez, et alors, vous viendrez vous asseoir ici et chercher, dans le travail, la paix du cœur. Moi, qui ne marierai pas, j'aurai du moins la joie de garder le nid pour les petits.»

Les frères détournaient la tête, plus touchés qu'ils ne voulaient le paraître. Et la mère, d'un mot, paya au Poulpiquet toute sa dette de sollicitude et de tendresse:

—«Elle avait raison, la vieille Yvonne!.... La joie, l'honneur de la maison!....»

Un autre grand navire sur l'Océan.

On prétend qu'un autre grand navire va être construit, qui rivalisera de dimension même avec le fameux Oceanic. Comme toujours ce sont des Américains entreprenants qui sont à la tête de ce projet. L'Amérique semble décidément à être toujours première, quoique soit dans l'art de bâtir des navires, dans la médecine ou les inventions. Prenez le Hostetter Stomach Bitter comme exemple de ce qui a été accompli dans la médecine. Il a fait voir sa valeur par les cures de maladies d'estomac qu'il a opérées depuis plus de cinquante ans. Il n'y a rien de comparable à ce médicament pour l'indigestion, la dyspepsie, la constipation et la nervosité. Il guérit aussi les maladies du foie et des reins, et il vient à bout du paludisme et des fièvres intermittentes. Soyez sûr d'avoir le véritable avec un timbre de revenu sur le col de la bouteille, ou vous n'en retirerez aucun bienfait.

Les Boers attaquent Gatacre.

Presse Associée

Londres, 17 février, 2 heures 37 de l'après midi—Une dépêche spéciale de Sterkroom, en date d'aujourd'hui, dit que les Boers avec de l'artillerie ont commencé, ce matin de bonne heure, une attaque contre Molteno, près de l'endroit occupé par les troupes du général Gatacre.

—:o:—

DEPECHES

TELEGRAPHIQUES

Cronje en retraite.

Presse Associée.

Jacobsdal, 16 février, vendredi—Le général Cronje est en pleine retraite, harassé par les troupes de Helly Kenny.

Jacobsdal, vendredi 16 février, via rivière Modder—Le général Cronje avec 10,000 hommes est en pleine retraite sur Bloemfontain. Le général Kenny Kelly poursuit son arrière garde et la harasse.

Les Boers quittent Spitzfontein et se dirigent vers l'ouest. Les Boers ont pris un énorme convoi durant la bataille d'hier, jeudi, à la rivière Riet.

Les Anglais ont comparativement perdu peu de monde, quand on pense au terrible bombardement qu'il y a eu. Leur perte n'est que de 30 hommes blessés et un tué.

La division French a été reçue avec enthousiasme à Kimberley. Les officiers ont dîné au club, hier soir. La nouvelle de l'entrée des Anglais à Kimberley a été acclamée par les troupes qui se conduisent d'une façon splendide.

—:o:—

La Presse de Londres et les mouvements de Roberts.

Presse Associée.

Londres, 17 février—L'Expert du Leader, de ce matin, dit que les Boers ont entièrement abandonné Kimberley et les différents points de la rivière Modder. Il ajoute:

Il n'est pas possible que les Boers s'exposent à perdre beaucoup d'hommes, en bataillant contre les généraux Gatacre et Clément. Nous ne pensons pas qu'ils restent longtemps sur le territoire de la Colonie du Cap. Mais que va-t-il advenir de Ladysmith? Que vont faire les hommes de l'Etat Libre? Vont ils rester de ce côté, tandis que leur propre territoire et leurs familles vont tomber dans les mains des anglais qui s'avancent?

—o—

Les mouvements opposés des deux armées.

Presse Associée.

Londres, 17 février—La retraite du général Cronje, qui est harcelé sur ses derrières par Kelly-Kenny, fait espérer qu'il va s'engager une bataille décisive, si elle n'a pas déjà eu lieu.

Les dépêches de Jacobsdal confirment l'idée que Cronje a été forcé de former un camp ou Laager, pour faire reposer ses bœufs.

Cela explique la dernière dépêche de Kelly Kenny, relativement au bombardement du Laager et au général Kitchener dont on n'entendait plus parler. Le fait que ce général qui a su poursuivre avec tant de persistance le Kalifat est maintenant à la poursuite de Cronje relève la confiance de toute la nation qui attend des nouvelles avec tant d'anxiété.

Si le général Tucker avec la division du Sud peut effectuer sa jonction avec les forces de Kelly Kenny, tandis que la 9e division, sous Colville, arrive rapidement pour le rejoindre, le héros de Kartoum aura assez de forces pour engager la bataille avec Cronje et l'empêcher d'arriver à Bloemfontein en force.

Tout le long du district de la rivière Modder, il règne une si grande activité qu'il est difficile de se rendre un compte exact de l'étendue du terrain de l'action. Si les Boers retraitent de Magersfontein, ils sont actifs ailleurs.

Une dépêche de la rivière Modder, en date de vendredi, dit qu'ils tentent de couper les lignes de communication, à Graas Pan; mais on ne croit pas qu'ils y réussissent. Il est hors de doute qu'ils veulent à tout prix couper les lignes de communication avec la De Aar.

D'un autre côté, on apprend que le général MacDonald a occupé de nouveau Kooderaberg.

Quelles précautions a prises lord Roberts pour résister à ces attaques? C'est ce que l'on ignore encore.

Mais tout le monde est convaincu qu'il est prêt à faire face à toutes les difficultés. S'il arrive à battre complètement le général Cronje, il aura obtenu un succès bien autrement important que la délivrance de Kimberley.

—:o:—

Mort d'un photographe renommé.

Presse Associée.

New York, 17 février—Aimé Du Pont, un des plus célèbres photographes des Etats-Unis, est mort, hier soir, chez lui, en cette ville; il était indisposé depuis quelque temps; mais sa mort a été tout à fait inattendue. Il était né en France, il y a 51 ans. C'était encore un tout jeune homme, quand il est venu en Amérque.

ASSURANCES.

Quarante-quatrième Rapport Annuel.

BUREAU DE LA

COMPAGNIE D'ASSURANCES DU SUN.

Nouvelle Orléans, 2 janvier 1900.

Conformément aux exigences de sa Charte et des lois de l'Etat de la Louisiane, la Compagnie publie le Rapport suivant pour l'année finissant le 31 décembre, 1899.

REVENU DURANT L'ANNEE.

Primes non payées à la clôture de 1898				$65,944 05
Primes écrites durant 1899:				
Incendies		$610,155 46		
Rivières		25,699 96		
Marine		5,856 53		
			$641,711 8	
A déduire:				
Primes Retournées, Incendies		$75,630 98		
" Rivières		191 41		
" Marine		44 39		
		$75,866 78		
Ré-Assurance,				
Incendies	$123,818 68			
Rivières	9,259 21			
Marine	1,193 78	$134,271 67	$210,138 45	$431,573 41
A déduire:				
Primes non-payées à la clôture de 1899.				497,517 46
Primes Comptant collectées durant 1899				58,468 64
Reçu pour Intérêts et Loyers		$39,174 01		$439,168 82
Moins:				
Taxes de Ville et d'Etat sur assessement	$4,218 17			
Réparations sur Propriétés Foncières	446 51	$4,664 68		
			$34,509 33	
Compte de Profits et Pertes			2,344 27	37,153 60
Total Comptant de Revenu 1899				$176,062 42

DEBOURS DURANT L'ANNEE.

Pertes payées:				
Incendies	$249,141 45			
Rivières	5,754 94			
Marine	2,155 69			
		$257,052 08		
Dépenses:				
Commissions	$73,645 05			
Privilèges de Taxes et Charges d'Etat	12,792 96			
Taxe de Guerre	2,704 83			
Bureaux et Patrouille d'incendie	6,794 83			
Dépenses générales	56,411 69			
Loyers, Papeterie, Impressions et Annonces	10,523 31	161,972 66		
			$419,024 74	
Dividendes				
Dividendes déclarés durant l'année 1900		$50,000 00		
Dividendes non payés 31 décembre 1898		13,042 50		
		$63,042 50		
Moins dividendes non-payés 31 Déc. 1899		12,935 00		
Dividendes Comptant payés durant 1899			$50,107 50	
				$469,132 24
Surplus du Revenu Comptant				$7,130 18

ACTIF.

Boxs—	Valeur au pair	*Reporté à	Valeur sur le marché
United States 4 0/0 Registered... 1907	$40,000 00	113½	$125,500 00
1925	60,000 00	108½	
Louisiana State 4 0/0	200,000 00	108½	217,500 00
New Orleans City 4 0/0	500,000 00	108½	543,750 00
New Orleans City 4 0/0 Gold	8,000 00	142½	11,400 00
			$1,098,150 00
ACTIONS—			
19 actions Provident Savings Bank	1,900 00	95	1,805 00
700 actions Banque du Canal	70,000 00	128	89,600 00
			91,405 0
Propriétés foncières—Bâtisse du Bureau de la Compagnie			35,000 00
Primes en cours de collection		$59,408 64	
Moins Primes due depuis trois mois		5,865 15—	52,743 49
Ré Assurances non collectées sur primes payées			164 72
Comptant en banque et dans le bureau			39,561 19
			$1,118,024 41

PASSIF.

Fonds Capital	$500,000 00
Réserve pour Primes non expirées	229,577 12
Réserve pour pertes non payées	58,827 66
Réserve pour Ré Assurance non payées	6,127 61
Réserve pour dividendes non payés	12,935 00
Réserve pour Taxe de Ville de 1899 non payée	1,650 00
Surplus net	310,910 02
	$1,118,024 41

Le Rapport précédent est une copie juste, vraie et correcte des Livres de la Compagnie.

FERGUS G. LEE, Secrétaire.

CHARLES JANVIER, Président

Assermenté et souscrit paidevant moi, ce 23me jour de janvier 1900

CHAS. J. THEARD, Notaire.

ETAT DE LA LOUISIANE,
BUREAU DU SECRETAIRE D'ETAT,
DEPARTEMENT D'ASSURANCE

BATON ROUGE, 14 janvier 1900

Je, soussigné autorisé, certifie que le Rapport ci-dessus est conforme aux lois de cet Etat et en conformité avec le Rapport assermenté pour l'année finissant le 31 décembre, 1899, enregistré dans ce Département.

EUGENE J. McGIVNEY, Assistant Secrétaire d'Etat.

28 janv—1 mois

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

Commencé le 17 décembre 1899

L'ŒIL D'OR.

PAR JEAN ROLLAND

PREMIERE PARTIE.

LA BELLE JUIVE.

Suite.

VII

QUE CONTENAIT LE PORTE-FEUILLE.

" Cher bon ami,

" Pardonnez-moi de n'avoir pas suivi votre avis. Il m'est impossible de demeurer ici plus longtemps. Mes jours ne sont qu'angoisses et mes nuits que gémissements. Il me semble que je commence à avoir peur de moi-même. Une occasion se présente d'échapper à tout ceci, je "dois" en profiter. Une fois sur cette terre étrangère avec l'Océan entre eux et moi, je serai délivrée de cette terreur qui m'obsède. Dans un nouveau monde, je redeviendrai moi-même et je pourrai enfin me reposer.

" Ne m'adressez plus rien ici. Quand ces lignes vous parviendront je serai déjà en mer. Je m'en vais avec de braves gens qui prendront soin de moi. Nous serons en sécurité.

" Si je ne vous avais pas promis de ne jamais rester sans vous mettre au courant de ce qui m'arrive d'heureux ou de malheureux, je vous dirais que mieux vaudrait nous oublier, que mieux vaudrait que nous fussions tout à fait effacées de votre vie.

" Mais j'ai donné ma parole, et je la tiendrai. Quand j'aurai enfin trouvé un "chez moi" sur cette terre lointaine, je vous en avertirai. Jusque-là, adieu, mon ami, encore une fois pardon. Je ne pouvais rester ainsi plus longtemps, j'avais trop de choses à redouter...."

La lettre s'arrêtait là, brusquement.

—De plus en plus mystérieux, mais de plus en plus intéressant, remarqua Harry; voyons ce qui va arriver ensuite. Quel dommage de ne pas avoir la contre-partie.

Sa curiosité vivement surexcitée, il poursuivit le cours de ses recherches et parcourut la lettre suivante:

" Mon bien cher ami,

" Six mois se sont écoulés depuis que je vous écrivis pour la dernière fois; mais ne m'accusez pas d'ingratitude.

" Je ne vous ai pas oublié, et je n'ai pas oublié davantage ce que vous avez été pour moi, mais bien des choses sont survenues qui sont cause de mon silence.

" Il nous a fallu tout d'abord chercher un endroit où reposer notre tête, quelque chose que nous puissions appeler "chez nous". Puis ç'a été le tour de la maladie, maladie que j'aurais bénie de terminer mes souffrances, si je n'avais pas eu à côté de moi ma chère enfant, ma consolation.... A l'heure actuelle, je suis encore bien faible.

" Ce pays est merveilleux, tellement étrange et neuf! Nous vivons dans un petit village perdu de la province, ou, pour mieux dire, de l'Etat de New-York. Tout est pour nous nouveau et extraordinaire, mais qu'importe! Ma fille grandit, se fortifie, elle est heureuse.

" J'ai pris un nouveau nom. Quel effet, produirait, ici le mien, mon vrai! Adressez vos lettres au nom de Mrs Bourac, Elme Valley, New-York State, Etats-Unis. Adieu."

Sa dernière épître était sur un ton tout différent. Elle était postérieure de quatre mois au billet annonçant l'arrivée dans le Nouveau Monde:

" Misérable traître.

" Usurpateur du nom d'ami, je vous ai démasqué. Vous êtes battu, et battu par une femme qui n'a d'autre arme que sa faiblesse. Vous imaginez vous par hasard qu'une tendresse telle que la mienne pût s'endormir? Croyez vous que la vigilance d'une mère soit jamais en défaut?

" Triple sot, je vous méprise! car je ne suis plus la faible créature dont vous avez abusé. Des énergies se sont éveillées en mon cœur.

" Si vous étiez devant moi en ce moment, avec quelle volupté je vous enfoncerais un couteau dans le cœur!....

" Votre émissaire a échoué. Il va revenir vers vous les mains vides. Traitez le si cela vous plaît de maladroit et d'idiot. Je ne supposais pas qu'il fût votre instrument, à vous. Je le croyais envoyé par un autre. Ce qui m'a fait découvrir votre infamie, c'est un fragment de votre écriture que j'ai trouvé, peu importe comment.

" Vous avez voulu me voler mon enfant, vous.... Ce ne peut être que dans un seul but. Ce but, je le devine et je comprends pourquoi vous en vouliez à cette jeune existence.

" Ah! comme je me méprise de vous avoir donné à vous le nom d'ami! Etais-je aveugle! Avec quelle perfidie vous aviez comploté de me perdre, espérant me surprendre au milieu des étrangers, comptant me trouver sans défense comme si, dans ma longue angoisse, je n'avais pas vécu sur le "qui vive" des années et des années.

" Je ne crains rien en vous parlant ainsi. Demain je serai loin, et j'aurai brisé le dernier lien qui m'attachait au passé. Il ne restera plus aucune trace de celle que vous avez connue.

" L'avenir, l'avenir, pour lequel vous vous êtes démasqué, est dans des mains plus puissantes que les miennes. Redoutez-les, Frédéric de Birmont!"

—Est-ce assez d'une femme d'envoyer un tel défi à son ennemi! observa Gordon, tout en replaçant la lettre dans le portefeuille. C'est égal, si cet homme est véritablement Birmont, c'est un fameux imbécile de porter sur lui un document aussi compromettant. Il me semble qu'il a assez joliment roulé cette femme. D'ailleurs, pour se laisser duper de cette façon, il ne faut pas qu'elle-même ait été de première force. Peut être est-elle encore de ce monde! Quelle singulière idée me passe par la tête. Si ce Birmont allait être l'homme que Jocelyn croit avoir des raisons d'épier!....

Fortement alléché, Gordon parcourut le carnet de notes, mais sans y trouver autre chose que le nom de plusieurs villes de France et d'Angleterre, des dates et deux ou trois adresses.

Gordon arrêta ses recherches et bâilla de lassitude.

—Il faut pour ce soir que j'en reste là, j'en arrive à l'abrutissement.

Toutefois, avant de serrer définitivement sa trouvaille, il considéra encore les deux photographies.

L'une représentait une femme jeune et belle, au type passionné de méridionale, aux grands yeux sombres, avec des cheveux qui foisonnaient en bouclettes sur le front. L'autre était une belle tête d'homme, une physionomie éminemment française, l'aspect d'un gentilhomme plus distingué que viril. Les deux portraits étaient de même dimension, obtenus par les mêmes procédés et portant tous deux au verso l'adresse d'une maison de Paris.

—Très curieux, murmura Gordon, replaçant soigneusement lettres et portraits. Il y a quelque sale affaire là-dessous. Ces papiers sont fort importants: qui sait toutefois s'ils me serviront? En attendant, il est temps de se coucher. Ce serait bien le diable si nos fameuses annonces ne m'aidaient pas à trouver le mot de l'énigme.

De bonne heure, le lendemain, il fut sur pied, complètement reposé. Tandis qu'il s'occupait à sa toilette, on frappa à sa porte pour lui remettre les journaux du matin.

—Voyons les annonces, fit-il, jetant de côté sa brosse à cheveux et déployant son journal avec quelque impatience. Si le propriétaire du portefeuille a la conscience nette, s'il ne redoute pas d'avoir maille à partir avec la justice, il n'a qu'à saisir la police de sa réclamation. Si, au contraire, il a quelques ménagements à garder et que pourtant il ait intérêt à rentrer en possession de l'objet dérobé, nul doute qu'il n'ait recours à ce moyen pratique que met à la portée de tous la publicité d'un journal du matin. S'il joue bon jeu bon argent, je puis lui éviter pas mal de complications, car il est fort heureux pour lui que ces documents ne soient pas tombés entre les mains d'une personne véreuse. Toutefois, si ce personnage n'est autre que celui qui avait éveillé les soupçons de Jocelyn, il se pourrait bien qu'à nous deux nous arrivions à nous mettre en travers des petits plans de M. de Birmont.

La suite à dimanche prochain.